



Lueur d'espoir

Cyril Calvo

Voilà des semaines que Grégory est enfermé dans cette pièce humide et sombre. L'unique source de lumière consiste en une minuscule lucarne au-dessus de lui. L'imperceptible faisceau lumineux qui s'en échappe le sort de temps à autre de sa torpeur. Le corps meurtri, il fixe cette lumière, agressive et libératrice à la fois. C'est elle qui le maintient en vie. L'espoir qu'elle dégage, si faible qu'il puisse être, permet à son esprit de ne pas sombrer dans la démence. Une fois par jour, le maton glisse dans sa geôle un immonde repas qu'il n'arrive même plus à avaler. Le silence le terrifie. Il n'est interrompu que les bruits intempestifs de la tuyauterie et le claquement lointain des portes en métal. Grégory est totalement coupé du monde. Le directeur veut le rendre fou. Complètement fou. Et ce projet va aboutir, il le sait. Depuis son arrivée, il a tout fait pour le pousser à bout. Il aurait dû se méfier et faire preuve d'intelligence, se tenir à carreau. Il aurait pu purger sa peine tranquillement, comme le lui avait conseillé son avocat. Mais le directeur a tout organisé pour le faire basculer. Il est tombé dans le piège. Malgré ses cris et ses supplications, rien n'y fait. Les sbires du directeur le laissent pourrir ici, où il finira par mourir d'épuisement.

Alors que sa vue se trouble et qu'il attend allongé sur le sol, prêt à se laisser mourir, quelque chose frôle son visage. Cette sensation agréable et dérangeante à la fois le tire subitement de sa catatonie. Il relève la tête : une souris grise lui fait face. Elle reste plantée là, fixant le prisonnier. Pourtant réputé pour sa vivacité, l'animal reste parfaitement immobile durant de longues minutes. Le jeune homme croit être victime d'une hallucination. La souris finit cependant par faire demi-tour et se glisse dans une fente du mur qu'il n'avait pas encore remarquée. Il s'en approche et sent le souffle froid et apaisant qui s'en échappe, lui offrant un bref regain de vitalité.

Quelques heures plus tard, après un repas des plus abjects, un grattement répété l'interpelle. La souris pointe à nouveau le bout de son museau. La fente s'est élargie. Elle est assez grande pour laisser passer au moins deux de ses congénères

désormais. La souris s'approche de lui, gratte son pantalon puis se dirige vers le mur. Le message semble clair. Elle se faufile dans la brèche et disparaît. Grégory aimerait agrandir cette porte de sortie inattendue mais rien dans la pièce ne peut lui venir en aide. Il reste assis devant l'ouverture durant des heures et finit par s'endormir.

Une semaine passe sans le moindre signe de vie de l'animal. La théorie de l'hallucination semble bien la plus plausible. La santé de Grégory ne fait qu'empirer et son esprit s'embrouille. Des idées délirantes s'y succèdent après tant de semaines d'isolement. La souris réapparaît brusquement alors que le prisonnier, étendu sur le sol froid, sent ses forces invariablement décliner. Ses yeux s'écarquillent devant cette petite boule de poils et une joie intense l'envahit. Il se redresse avec difficulté, s'agenouille devant la souris. Un souffle puissant caresse son visage. Il relève la tête et découvre le spectacle le plus extraordinaire qui soit : la fente du mur s'est transformée en un trou béant à travers lequel pourrait facilement se glisser un être humain. La souris se met à courir vers l'ouverture et disparaît dans la pénombre. Instinctivement, Grégory la suit malgré la douleur qui transperce sa chair.

Derrière l'obscurité, un escalier gigantesque s'étend à perte de vue, le laissant perdu et hagard. Jusqu'où peut-il bien descendre ? Il n'hésite pas et l'emprunte sans attendre. L'humidité et la moisissure sont omniprésentes. Interminable, la descente est un calvaire pour ses membres endoloris. Au bout d'une marche qui lui a paru durer des heures, il finit par déboucher dans une immense grotte. Celle-ci a été entièrement aménagée et les signes de présence humaine — restes de nourriture et abris de fortune en tête — sont nombreux. Qui peut bien habiter un endroit pareil ? On l'a fait venir là dans un but précis : il en est persuadé maintenant, la souris n'était qu'un messager. Il a été invité à découvrir ces lieux. Une joie indescriptible aussitôt l'anime. La liberté ! La fin de cette captivité intolérable. Malgré l'atmosphère lugubre de la grotte, Grégory ressent un profond soulagement. L'épuisement a laissé place à l'espoir. Une peur panique alors l'étreint : que va-t-il se passer lorsque le maton lui apportera son repas ? L'ouverture dans le mur est bien visible dans sa cellule, l'alerte va être donnée et le directeur enverra ses sbires le traquer jusqu'ici.

Il lui faut trouver une solution. Il décide de faire demi-tour pour boucher le trou et gagner du temps mais l'escalier a disparu. Une noirceur totale a envahi la

grotte. Il essaie de poser ses mains contre les parois : celles-ci ne rencontrent aucun repère tangible, comme si tout s'était évanoui dans le néant. Tandis que ses yeux s'habituent à l'obscurité ambiante, il discerne la souris quelques pas devant lui. L'animal qui l'a arraché à sa condition de prisonnier le fixe. Son regard a changé : il y perçoit à présent une haine féroce, terriblement humaine. L'animal a grossi, ses poils suintent un liquide gluant. Il reste paralysé, une sensation de menace physique l'opprime. Une voix lugubre résonne, répète des mots qu'il n'arrive pas à comprendre. Une peur indescriptible le glace. La voix murmure sans arrêt son nom et des grattements violents, acharnés, se multiplient alors que des rats par centaines grimpent le long de ses jambes...

Sanglé sur une table d'opération éclairée par de puissants néons, Grégory aperçoit la silhouette de deux hommes en blouse blanche au-dessus de lui.

— Monsieur Bell... Monsieur Bell... vous m'entendez ?

— Monsieur Bell ? Nous n'aurions pas dû aller au-delà des doses convenues, je savais que c'était trop !

Une voix sèche et sinistre les supplante :

— Laissez tomber, il n'est pas en état de vous répondre. Il aura bien tenu, je pensais qu'il craquerait avant. Qu'on le reconduise dans sa cellule jusqu'à la prochaine séance.

— Nous sommes allés trop loin, Monsieur le directeur ! Il faut le retirer du projet. Ce sont des prisonniers, pas des rats de laboratoire !

— Il va s'en remettre, n'ayez crainte. Il lui faut seulement un peu de repos. N'oubliez pas que cette crapule n'est pas ici pour rien...

On détache les sangles, les lumières une à une s'éteignent. Deux matons emportent le corps inerte de Grégory jusqu'à sa cellule puis referment derrière eux la lourde porte en acier.

Dans la pénombre, devant la fente infime du mur, indifférente, une souris grise s'endort paisiblement.